

2325
V55
1934

DOCUMENT

ion de textes, publiés à intervalles irréguliers,
par LE DEVOIR de Montréal

No 15

JANVIER 1934

10 sous

L'Université, école de haut savoir et source de directives sociales

*Texte de la conférence de S.E. le cardinal Villeneuve
et de l'allocution de S. Ex. Mgr Gauthier,
au Cercle Universitaire, le 13 janvier 1934.*

~

Montréal
L'Imprimerie Populaire Ltée
1934

LE DOCUMENT

ONT PARU

- No 1—**Le mariage** — Version française complète de l'Encyclique "Casti Connubii". (Epuisé).
- No 2—**Le VIIIème Centenaire de saint Antoine de Padoue**
— Lettres de S. S. Pie XI et du Rme P. B. Marrant,
5 sous.
- No 3—**Capital et Travail** — Version française officielle de l'Encyclique "Quadragesimo Anno". (Epuisé).
- No 4—**L'Action Catholique et le Fascisme** — Version française officielle de l'Encyclique sur l'Action Catholique, 10 sous.
- No 5—**Faits et articles**—Index général du journal "Le Devoir", janvier-juin 1931, 25 sous.
- No 6—**En Louisiane** — Voyage de l'"Evangéline" et du "Devoir", avril 1931, 25 sous. (Epuisé).
- No 7—**"La déchéance incessante de notre classe moyenne"**, par M. l'abbé Lionel Groulx, 16 pp. (Epuisé).
- No 8—**"Lux Veritatis"** — Encyclique à l'occasion du 15ème centenaire du Concile d'Ephèse. (Epuisé).
- No 9—**Faits et articles** — Index du journal "Le Devoir", juillet-décembre 1931, 25 sous.
- No 10—**Six leçons d'apologétique**, par le R. P. Adélarde Dugré, S.J., 10 sous.
- No 11—**Le dossier de Dollard**, par l'abbé Lionel Groulx, 10 sous.
- No 12—**"Caritate Christi"** — Encyclique de S.S. Pie XI sur la prière et la réparation à offrir au Sacré-Coeur dans les épreuves présentes du genre humain, 5 sous.
- No 13—**"Acerba Animi"** — Encyclique de Sa Sainteté Pie XI sur l'injuste condition de l'Eglise au Mexique, 5 sous.
- No 14—**"Dilectissima Nobis"** — Encyclique de S. S. Pie XI sur l'injuste situation de l'Eglise catholique en Espagne, 5 sous.

LE DOCUMENT

Collection de textes, publiés à intervalles irréguliers,
par LE DEVOIR de Montréal

No 15

JANVIER 1934

10 sous

L'Université, école de haut savoir et source de directives sociales

*Texte de la conférence de S.E. le cardinal Villeneuve
et de l'allocution de S. Ex. Mgr Gauthier,
au Cercle Universitaire, le 13 janvier 1934.*



Montréal
L'Imprimerie Populaire Ltée
1934

L'Université, école de haut savoir e source de directives sociales

*Texte de la conférence de S.E. le cardinal Villeneuve
et de l'allocution de S. Ex. Mgr Gauthier,
au Cercle Universitaire, le 13 janvier 1934.*

Hôte d'honneur au Cercle Universitaire de Montréal, le 13 janvier 1934, S. E. le cardinal Rodrigue Villeneuve, archevêque de Québec et primate du Canada, présent à l'auditoire par le président du Cercle, Mtre Arthur Vallée, C.R., et remercié par S. Ex. Mgr Georges Gauthier, archevêque coadjuteur de Montréal et chancelier de l'Université, a prononcé la conférence suivante devant un auditoire de plus de trois cents personnes, dont NN. SS. Decelles, de Saint-Hyacinthe, Courchesne, de Rimouki, Deschamps, évêque-auxiliaire de Montréal, Mgr Piette, recteur de l'Université de Montréal, et Mgr Forget, directeur de l'action catholique dans le diocèse de Montréal

Excellences, Révérendissimes,

Monsieur le Président,

Messieurs,

Je ne viens pas résoudre vos problèmes. Ils ne sont ni de ma juridiction ni de ma compétence. C'est peut-être l'occasion de signaler que l'Archevêque de Québec, fût-il cardinal authentique et même primate par politesse, n'a de puissance épiscopale que dans les limites de son Église diocésaine; qu'à Montréal, il n'a le droit que de respirer les parfums très doux que lui présentent les souffles de l'affection et du souvenir et d'y apporter les brises

fraternelles qui tournoient sur le hauteurs du Cap Diamant.

Ces parfums, Messieurs, de vos hommages et de votre accueil, j'en savoure, à la vérité, avec délicatesse, enclin à garder même sous la pesante grâce de ma mitre et malgré les soucis de l'autorité un front serein et une âme très humaine.

Et c'est pour vous transmettre les sympathies dévouées de Québec, où, j'aime à le déclarer, je me sens enraciné autant dans les cœurs que dans les devoirs, que je suis au milieu de vous, répondant à l'invitation de M. le Président du Cercle

Universitaire et au désir plein de respect et d'une affection qui me remplit de confusion de S. E. Révme Monseigneur le Chancelier de l'Université de Montréal.

Un journal a publié que je viendrais ici lancer un tirage. Je n'en ai rien su, Messieurs, et je pense que vous vous chargez vous-mêmes de découvrir avec considération et de mettre en opération avec courage et dévouement les moyens de subvenir à la *grande pitié* de notre Université de Montréal. Je viens plutôt d'apprendre que vous organisez une souscription populaire. Je vous en félicite. A ce compte, je veux m'inscrire le premier sur la liste des souscripteurs et vous souhaiter le meilleur succès.

Voulez-vous, chers Messieurs, qu'il soit tout de suite entendu que je vous parle, ce soir, avec le plus fidèle attachement pour vous tous, et la plus haute considération pour des efforts que je veux apprécier à leur ineffable mérite? Une fois acquis ce point, il me sera permis, avant d'entrer dans le vif de mon sujet, de vous exposer un sentiment pénible que depuis quelques années, sans l'avoir beaucoup fait entendre, j'ai incessamment éprouvé. J'ai été humilié dans mon âme d'homme, de patriote et de prêtre de ce que, en notre siècle et en notre pays, on ait été obligé d'établir qu'une Université ne coûte jamais ce qu'elle rend; de ce qu'on se soit distrait à des comérages et à des jeux de piqûres, alors qu'il était question de savoir si on abandonnerait, en cette province, l'un des lobes cérébraux de notre race sans se donner la peine,

après une opération délicate, de lui fermer la boîte crânienne.

Il ne m'appartient ni de nier ni d'affirmer les reproches et les regrets qu'a occasionnés la question de votre Université. Pour moi, une chose domine. Il s'agit d'une Université catholique et française au Canada. Cela, à mon humble sens, devrait suffire à mettre son existence au-dessus de toutes les querelles et de tous les partis, à lui assurer le moyen de faire son oeuvre avec plénitude, même s'il y avait eu, ce que j'ignore, des tactiques aventureuses ou des malheurs autres que ceux qui, à l'heure présente, en vertu de la solidarité mondiale, frappent toutes les institutions et tous les peuples. Volontiers je reprends la parole que prononçait l'autre jour, à Québec, le distingué Recteur de l'Université Laval: "Je m'empresse ici, et avec une sincérité profonde, d'assurer l'Université de Montréal, au milieu des difficultés qu'elle traverse, de tous les voeux de prospérité que forme pour elle l'Université de Québec"; je les réitère, ces voeux, en ma qualité de Chancelier apostolique de Laval.

D'ailleurs, la prospérité, elle lui reviendra. J'en vois un indice certain dans le zèle que nos hommes publics les plus désintéressés mettent à trouver une solution au problème, et dans la faveur que semble obtenir dans l'opinion du pays le noble projet qu'on nous exposait hier soir à la radio, et qui justement relève à la hauteur d'une tâche nationale l'achèvement de vos pavillons universitaires.

Peut-être, Messieurs, qu'en rap-

pelant le rôle d'une université, école de haut savoir, source de directives sociales, j'aurai contribué à rendre plus puissants ces vœux. C'est ce que je veux essayer de faire, de la façon modeste que vous me pardonnerez, vous souvenant que les hommes, de gouvernement, même dans l'Église, ont toujours trop peu de loisirs à consacrer aux cogitations profondes.

I

L'Université, école de haut savoir

L'Université, ai-je dit déjà, est une école de pensée. Cela prend pour moi, Messieurs, un sens très formel que je voudrais vous expliquer.

* * *

L'homme est le seul être qui va à l'école. L'animal, même celui qu'on appelle intelligent, se laisse dresser, c'est-à-dire accoutumer à des automatismes provoqués par des réflexes psychiques, il n'apprend pas. L'ange transperce, dès son premier regard, qui se fixe, le cristal de vérité que lui présente sa nature; il n'a pas à étudier, ni à apprendre sinon du premier coup par les espèces qui lui sont infuses. Dieu est infiniment et éternellement toute Sagesse et toute Science en acte. Il l'est par sa substance même, pour Lui c'est d'être en acte d'intelligence que d'exister.

Mais l'homme reçoit la vérité; en noyau d'ailleurs, sous une écorce dure, celle de la matière. Il ne sait point tout de suite, comme l'écureuil, rompre l'écorce sous la dent

de son esprit, gruger l'amande; il faut le lui enseigner. Il est un animal enseignable, docile, *animal docibile*. Il lui faut un maître, il lui faut un tableau, celui de la nature et des signes artificiels. Il lui faut apprendre à épeler, il lui faut apprendre à lire, il lui faut enfin apprendre à penser.

Serait-on dans l'erreur, Messieurs, à soutenir que l'école élémentaire représente le premier degré, l'école qui apprend à épeler la pensée humaine, sans pourtant en joindre les éléments, ou à peine; que l'école secondaire représente le deuxième degré, où l'on apprend à lire les idées, mais non encore à les vraiment comprendre ni pénétrer; et que seul, au troisième degré, l'enseignement universitaire montre effectivement à penser. Je ne veux point ici laisser planer d'équivoque ni faire d'exclusivisme injurieux. Il est des cerveaux supérieurs hors des universités, c'est qu'ils en ont l'esprit. Et il y a déjà un peu de pensée dans la lecture, et un peu de lecture dans l'épellation; donc, dans l'enseignement primaire, on commence à lire, et même à penser dans l'enseignement secondaire, mais d'une manière strictement inchoative, tel que dans la simple appréhension pure ou la simple appréhension complexe, dirait saint Thomas; comme l'embryon est déjà un peu l'organisme, mais ne l'est qu'en germe et non d'une façon formelle et active.

Ces considérations vous paraissent abstruses et hors de propos, sans doute. Je vous y retiens pour-

tant, parce que d'une part elles nous imposent une humilité salutaire, parce que d'autre part elles nous mettent en état de mieux discerner ce qu'est le *haut savoir*, le seul formel et véritable.

Aussi longtemps, en effet, Messieurs, l'on n'est point parvenu à évoluer dans la vérité abstraite, aussi longtemps l'on étudie pour épeler et lire la science humaine, non pour la saisir ni la comprendre.

Prenons, Messieurs, les mathématiques. L'écolier apprend les nombres, le collégien jongle avec, le mathématicien, l'universitaire les comprend; il ne s'en sert plus que pour appuyer doucement la course de son esprit dans les espaces presque infinis de la mathématique pure, cette *materia intelligibilis*, dont Aristote parle si profondément et si exactement.

Passons à la physique, à la chimie, à la botanique, à la biologie. L'enfant voit tomber une pomme, un bateau faire naufrage, le soleil se déplacer; le collégien apprend que tout cela est en fonction d'une loi commune; c'est l'universitaire seul, je veux dire l'esprit supérieur et intuitif, qui saisit dans cette formule l'unité et la fécondité tout ensemble du principe; ou de cette hypothèse, car il parviendra à distinguer avec une sûre liberté, sous la lettre de la loi de gravitation, un sens plus profond et plus universel qui ne répugnerait peut-être pas de s'exprimer ou de s'incarner, si j'ose dire, sous une autre enveloppe verbale.

La chimie, la botanique, la biologie offrent des faits extérieurs et

incohérents à l'observation vulgaire, des séries liées de faits à l'observation méthodique et dirigée. Mais leur réalité profonde, l'essence cachée derrière tous ces phénomènes, le concept spécifique de cette matière universalisée, c'est-à-dire désincarnée de ses contingences, il est réservé exclusivement au regard scrutateur du haut savoir de les discerner, regard que possède le véritable savant, le *sapiens* de la philosophie aristotélo-thomiste.

* * *

Le fait universitaire contemporain

Je heurte ici, je dois bien le reconnaître, la persuasion de plusieurs et le fait universitaire contemporain. Dans le monde entier, en Amérique particulièrement, le vrai concept universitaire est diminué. Il a été atrophié, depuis la Renaissance surtout, par l'érudition et le matérialisme de la raison, qui ont pris la place de la science et de l'esprit. On a cru que d'ajouter indéfiniment des expériences juxtaposées pour en constituer des files toujours prolongées, que d'écrire tome sur tome pour rédiger la nomenclature individuelle des faits et des éléments, que de rechercher, comme le disaient avec leur fine métaphysique moqueuse, les vieux auteurs, si le nombre des étoiles est pair ou impair, c'était cela la science et le rôle des universités. On a indéfiniment agrandi le champ des expériences, et on a ensuite oublié de monter au laboratoire de la pensée pour en ex-

traire l'esprit. On est resté dans le sensible, au lieu de s'élever au pensable. Voilà pourquoi la science, je dis bien, la science n'est presque pas plus avancée en notre temps qu'au XIII^e siècle, malgré que les découvertes, les inventions, les hypothèses et les expérimentations se sont accrues dans la proportion de la montagne par rapport au grain de sable. Mais en cette masse on n'a presque pas découvert ni dégagé l'or de la pensée. On a varié ou multiplié les formules, on a exaspéré l'imagination humaine à lui faire produire tous les systèmes les plus contraires; on n'a pratiquement pas exploité le dépôt déjà acquis des certitudes humaines, celles qui sont fondées sur le sens natif et commun de l'esprit de l'homme. Bien au contraire, on a blasphémé les évidences les plus élémentaires et les plus fulgurantes de la vérité rationnelle, on a voulu s'enfermer, comme Caïn, dans les plus sombres tombeaux du matérialisme et de l'irréligion, pour ne plus voir la radieuse lumière du bon sens; mais

L'oeil était dans la tombe, et regardait Caïn.

* * *

En payer les frais

Eh! bien, messieurs, ce n'est point seulement d'avoir des universités qui presse, mais d'en relever l'idée à son juste rang, c'est-à-dire à celui d'une école de haut savoir, dans tous les domaines, — et d'en payer les frais.

Je veux bien qu'autour des chaires

universitaires on groupe tout un monde d'écoles où les rayons de la haute science descendront comme par degrés et à larges flots sur un peuple nombreux d'étudiants moyens qui serviront d'intermédiaires et de gradins à la classe universitaire proprement dite; de même que les sciences les plus élevées se déversent hiérarchiquement dans les sciences inférieures, et que les principes formellement scientifiques s'enveloppent et se nourrissent d'opinions ou d'hypothèses, ainsi qu'un noyau, dans la graine germinative, du cotylédon qui l'entoure.

Je sais aussi que l'esprit humain, pour ses spéculations propres, a besoin du cerveau et des facultés sensibles, que plus celles-ci sont vives, prenantes, exactes, mieux dans le phantasme la matière est préparée à être abstraite par l'esprit. Ainsi, plus les facultés proprement scientifiques ou universitaires ont à leur service un appareil de bibliothèques, de laboratoires, de sujets d'analyses, de champs d'expérience, d'équipes serviables pour les enquêtes, le contrôle critique, la vulgarisation, tous les services d'ordre et de communication, plus elles ont de liberté et de stimulation pour leur travail formel. Je ne m'insurge point, messieurs, contre les spacieux édifices, les instruments perfectionnés, les installations modernes, contre le progrès qu'on appelle scientifique et qui ne l'est que matériellement, mais qui en est un tout de même, quoique relatif, et digne d'être payé cher, l'argent n'ayant point de valeur en comparaison de

la pensée humaine qu'il peut et doit servir.

* * *

L'Eglise et le progrès matériel

On souffrira que je dissipe ici une équivoque ou un vain prétexte. D'aucuns ont en sourdine le sentiment que le progrès matériel ne s'accorde point avec l'Évangile et l'Église, et qu'il faut laisser aux enfants du siècle de se servir du siècle. Ceci serait vrai si les serviteurs de Dieu étaient sur terre désincarnés; l'expérience prouve qu'ils ne le sont pas. Le divin Maître dans l'Évangile a prêché le détachement des biens du monde, Il n'en a point maudit l'usage raisonnable et vertueux. Comment l'aurait-il fait, puisque Lui-même a créé ces biens? La terre est à Dieu avec tout ce qu'elle renferme; n'est-elle point aussi à son divin Fils, Notre Seigneur, auquel tout a été remis en héritage, à l'Église qui le continue ici-bas, à nous qui sommes ses enfants? Le progrès, messieurs, est catholique, de même que la civilisation, le développement des arts et des moyens de la vie; tout cela vient de l'intelligence et de la nature que nous tenons de Dieu. Si hors de nous il y a le progrès et parfois comme la propriété exclusive des moyens temporels, c'est que nous les avons incompris, que nous les avons abandonnés. Les Docteurs chrétiens et l'histoire de l'Église ne nous prescrivent point ce délaissement; au contraire, ils nous commandent de nous emparer de tous ces êtres de la création et de tous ces arts de la civilisa-

tion, pour en faire les échelons qui nous mèneront à Dieu, les cordes innombrables de la lyre qui chante universellement la divine gloire.

Que ce soit bien là la pensée de l'Église, je l'établis par deux textes d'une signification sans conteste. Au canon 1364 le Code de Droit Canonique prescrit qu'on procure aux élèves des petits séminaires (futurs ministres de l'Église), une formation qui convienne à la culture reçue dans le pays où ils auront à exercer leur ministère. Le second texte est plus long, il traite *ex professo* de notre sujet. Il s'agit ici de la Constitution *Deus scientiarum Dominus*. "Lorsque le Seigneur Dieu de toute science confia à son Église, y est-il dit, le divin mandat d'enseigner à tous les peuples, sans aucun doute Il l'instituait en même temps que l'infailliable maîtresse de la vérité sacrée, la principale et la plus haute protectrice de toute science humaine." Pour établir qu'elle n'y a pas failli, le Souverain Pontife trace comme en raccourci son histoire par la nomenclature hâtive de ses principaux Docteurs et de ses illustres foyers d'études. C'est pour correspondre à leur exemple et entrer plus avant dans le sillage magnifique de leurs travaux que l'auguste Législateur fixe ensuite les normes qui doivent régir les Facultés universitaires pontificales. Il n'entre pas dans mon intention d'analyser ce long et substantiel document. Je n'en cite que les articles 44 et 46 des instructions de la Sacrée Congrégation des Etudes universitaires, à l'effet de réaliser le

programme tracé par le Saint-Père. Il y est écrit :

Art 44. — Les salles de cours seront spacieuses, ornées, bien aérées, et conformes aux règles d'hygiène et aux usages reçus dans les maisons d'enseignement des divers pays.

Art. 46. — Que les instituts divers et les laboratoires scientifiques (de ces Universités pontificales) soient munis de tous les outillages requis selon la nature des choses et les nécessités de notre temps.

Vous voyez bien que l'Église ne boude pas le progrès, qu'elle s'en sert, qu'elle l'impose. A ce titre, vous m'aurez pardonné la digression que je me suis permise. Mais je reviens, messieurs, à ma souvenance. Le matériel universitaire le plus complet et le plus utile ne saurait suffire. C'est un cadre ou poser l'image; c'est le corps, il y faut infuser l'âme et la vie.

L'âme et la vie, c'est le haut savoir, c'est la science abstraite, ce sont les théories pures, ce sont les principes repensés et examinés dans toute l'ampleur de leurs dimensions spirituelles, c'est la hiérarchie des essences, c'est l'être compris dans toutes ses modalités, mesuré selon ses limites générales, spécifiques et différentielles.

* * *

Nos universités encore à leurs débuts

Messieurs, — pardonnez-moi cette franchise brutale, — nous n'avons pas encore ces universités.

Loin de moi la pensée que nos Facultés de Québec et de Montréal aient manqué leur oeuvre, qu'elles n'aient point donné les fruits les plus précieux, qu'elles ne nous aient pas formé tout un monde qui aspire présentement au plus haut savoir, qui en est capable et qui en est avide; que d'avoir préparé chez les nôtres tant de prêtres instruits et de distingués professionnels soit inappréciable.

Non, tel n'est pas mon sentiment. Mais il est néanmoins que ces mêmes Facultés ont à peine commencé leur oeuvre, qu'il faut, pour la leur faire compléter, relever l'idéal, et qu'en ce sens nous n'avons pas encore, en cette province, des universités catholiques comme il nous les faudrait. Monseigneur le Recteur de Laval en avouait deux raisons qui ont scandalisé. Je ne redoute pas outre mesure le scandale de la vérité: ces deux raisons sont l'insuffisance des ressources, la paresse intellectuelle. Il n'y a pas à reprendre une démonstration aussi péremptoire que courageuse. Je veux plutôt pousser plus loin son analyse de la seconde de ces causes, celle qui fait que nos Facultés produisent comme en séries et à la centaine des bacheliers d'ordre primaire supérieur, et j'ajouterai, des universitaires qui ne le sont que par les frais d'inscription.

Je le marque avec regret, mais sans pessimisme ni verveur, sans reproche amer ni soupir de découragement. Il y a tant de circonstances qui expliquent et qui excusent, et, somme toute, nous avons tant fait malgré des moyens rudimentaires. L'abbé Groulx n'a-t-il

pas assez révélé quelques causes
le nos insuffisances, dans une pa-
ge d'histoire qui fait pleurer?

Le fait demeure, cependant, Mes-
sieurs. Où sont nos travaux vrai-
ment personnels, qu'on puisse met-
tre en regard des productions de
a science européenne, et, pour
ous, de la pensée française? Où
ont nos docteurs dont les oracles
aissent tomber toute une traînée
le lumière? Où sont nos auteurs
ui auront le droit de passer à la
ostérité? Où sont nos vrais maî-
res, en un mot, les hommes, comme
en dit dont le métier est de pen-
ser? Il en est quelques-uns, on les
ompte sur une main et il reste des
loigts, à peu près en chacune des
acultés universitaires. Je ferai les
rveux qui me sont le plus pénis-
bles. En théologie, je trouve beau-
oup d'essais, nous avons quelques
sprits bien formés; je ne connais
la vérité qu'un *auteur*, dont la
modestie reconnaît les limites de
on oeuvre, mais que nous devons
stimuler un maître, Monseigneur
Louis-Adolphe Pâquet. En philoso-
phie, je cherche; le maître est à ve-
dir. En histoire ecclésiastique, j'en
ais un véritable, mais à qui sa san-
é ne permet point de produire. En
droit, en médecine, dans les divers
rts et génies, je vous laisse à ju-
ger. Je signale comment des instal-
lations comme la station biologique
les Trois-Pistoles—et vous en avez
l'analogues en leur genre—sont de
nature à nous en exercer, des maî-
res. En économie politique et so-
ciale, il y a M. Montpetit. En histo-
ie canadienne, M. l'abbé Groulx. En
otanique, le Frère Victorin. J'en
mets, sans doute, et à ceux-ci je

demande pardon. Mais ils ne sont
pas nombreux. J'en suis sûr, ils
partagent ma sévérité: nous avons
trop peu de penseurs authentiques.
Je le réitère, très nombreux sont
nos hommes à qui l'Université a
commencé de donner une forma-
tion supérieure. Il en est trop peu
qui l'aient achevée.

Pour notre bonheur, nos profes-
seurs ont d'ordinaire communiqué
de solides leçons. Chez nous, on a
vécu de répéter les docteurs; mais
on s'est peu employé à se les assi-
miler d'une manière vitale et ré-
active. On a trop peu imité le la-
beur qui fouille la veine du sa-
voir. On n'a pas construit de ces
majestueuses synthèses personnell-
es, propres aux esprits puissants.
Sur ce continent, où le travail in-
tellectuel est dur, et où l'américan-
isme utilitaire a fait tourner les
plus fortes têtes, l'on n'a pas beau-
coup pensé en profondeur.

* * *

Raisons impérieuses de les parfaire

Il en est qui s'en consolent. A
quoi bon, pensent-ils, viser si haut!
Soyons modestes, agissons selon
nos moyens. C'est la modestie des
lâches et des obtus! La prudence
des médiocres, qui ne savent point
qu'on fabrique toujours les moyens
en fonction de l'idéal, qu'il faut in-
vestir d'autant plus de capitaux
qu'il y a plus de trésors à extraire
du sol.

A quoi bon! Il y a des bêtes qui
la lumière fatigue, par exemple, les
hiboux; y aurait-il des esprits qui

leur ressemblent? Il en est qui répugnent aux hauteurs: ce sont des faibles. Il en est qui ont l'âme trop petite pour ressentir les grandes passions et tressaillir aux grandes conquêtes de la science. C'est trop peu de noblesse intellectuelle.

Il y a plus. A quoi bon? Eh! bien, à conserver le peu que nous avons acquis, au moins, à nous défendre contre les torrents qui nous inondent, à prendre notre place dans la civilisation actuelle, comme des hommes et non pas comme des nains, gonflés et pré-tentieux.

A garder le peu que nous avons acquis, au moins. Les convictions sont comme les arbres, elles ne vivent qu'en plongeant toujours de plus en plus leurs racines. Comme je l'ai dit ailleurs: (1) "Nous avons reçu et transmis, je le veux bien, une saine doctrine. Cela est quelque chose. Beaucoup même, et qui nous a généralement gardé du matérialisme sot et du conceptualisme illusoire de Kant, au siècle dernier. Mais nous n'avons pas assez retrempe notre avoir doctrinal aux sources de la réflexion personnelle; nous ne l'avons pas éprouvé suffisamment au contact de la réalité; nous ne l'avons pas toujours débarrassé de ses scories sur des points caducs et squameux, nous ne l'avons pas soumis

assez au nettoyage de la critique positive".

* * *

Notre jeunesse étudiante à sauver

Et aujourd'hui, notre jeunesse étudiante, et même celle qui n'étudie pas, est jetée au milieu de thèses morales, scientifiques et sociales les plus diverses, non seulement qui finissent par l'envelopper, mais qui la sollicitent chaque jour et à tout instant, par la presse, le cinéma, la radio. Nos vieilles convictions, ou plutôt nos doctrines traditionnelles, possédées d'une façon surtout passive et toute sentimentale, tel un patrimoine dont l'héritier ne sait ni la valeur ni les sources, sont bien exposées à l'inconsidération, sinon au mépris. Savons-nous prévenir chez nos fils les points d'interrogation? Pouvons-nous résoudre le doute qui les gagne? Sommes-nous en état de répondre au moins à leurs questions? Qui chez nous fournira une étude documentée et pertinente des thèses néfastes de l'eugénisme? Qui serait en état de démontrer péremptoirement l'erreur radicale de l'économie socialiste? J'ai lu divers exposés de quelques-uns des chefs intellectuels de cette école; il ne semble pas que beaucoup d'entre les nôtres se soient encore souciés de les réfuter. Sont-ils nombreux les juristes qui convoient nettement les raisons philosophiques du droit et les peuvent détailler? Plusieurs peuvent-ils vraiment, par l'introspection de leur conscience psychologique,

(1) *Le rôle de la philosophie dans l'oeuvre des universités catholiques*. Première session de l'Académie Canadienne Saint-Thomas d'Aquin, 1930, et *Revue de l'Université d'Ottawa*, janvier 1931, 1er volume.

analyser leur pensée et la distinguer de leurs impressions et de leurs connaissances sensibles? prouver rationnellement la spiritualité de l'âme par le langage abstrait de l'homme et le jeu de la liberté?

Si nous n'avons pas fait, d'une façon nette, le bilan des *acquêts* et *conquêts* intellectuels reçus des générations qui nous ont précédés, si nous livrons à nos élèves d'aujourd'hui une valeur scientifique confuse et sans éclat, ne risquons-nous pas de les voir gaspiller et perdre même le peu que le passé nous a transmis? Pensons-y, Messieurs. Je parle en ce moment de doctrine religieuse, je parle aussi de doctrine philosophique, du spiritualisme, des thèses fondamentales de la science classique, des théories essentielles de l'économie politique, de l'ordre social, de l'organisation de la famille et de la patrie, du droit international, voire de l'objectivité de la connaissance et du devoir moral.

* * *

Exemple de la science catholique en France

On me dira qu'ailleurs il n'en a pas été mieux. Je le concède en partie. Mais je vous signale un fait patent. Il y a trente ans, en France, le matérialisme était en vedette. Les savants se piquaient d'incrédulité. Les Livres Saints étaient révisés, les dogmes chrétiens moqués. On détruisait la religion au nom de la philosophie, de l'histoire, de la critique, de l'anthropologie, de l'ethnologie primitive, de la

paléontologie, de la cosmogonie. Or, il faut l'admettre, la science catholique française avait baissé. Le dernier siècle en avait été un de luttes, de reconstructions hâtives, de science livresque. Et le scientisme négateur et triomphant trônait dans les chaires de France, pour empoisonner aussi par le livre et le journal le reste de religion que la Révolution n'avait pu tuer dans les coeurs. Mais les Instituts catholiques, dont la fondation remonte à cinquante ans à peine, commencèrent à donner leurs fruits. La science catholique renaquit, la vraie science, forte, solide, dégagée, alerte. Elle a formé de fermes docteurs, elle a produit des ouvrages, elle a mis sur pied des périodiques, elle a édité des collections et des dictionnaires, elle a exhumé des documents. Ce sont des pléiades d'abord, c'est toute une armée depuis, d'authentiques universitaires qui ont paru dans les hautes écoles catholiques de France. Et ils ont fait taire la clameur. Jésuites, Bénédictins, Dominicains, Sulpiciens, clergé séculier, pour les sciences ecclésiastiques; un Maritain pour la philosophie, un Gilson pour son histoire, un Renard pour le droit, un Pierre Termier pour la géologie, un Brantly pour la physique, et tant d'autres, chez les laïques, font qu'aujourd'hui, en France, les catholiques ont des autorités et des compétences qui imposent le respect même aux professionnels de la science profane.

Il y a encore des incroyants et des négateurs; il n'en est plus, de

ceux qui sont respectables, qui osent narguer l'Eglise. Le siècle de Renan est passé.

* * *

Le péril intellectuel chez nous

Quant à nous, généralement, nous avons pu nous appuyer sur les maîtres catholiques d'outre-mer, parce que l'attaque a été rare, peu pressante, mal armée. Mais en face d'une levée générale de boucliers, qu'aurions-nous pu faire? Nous eussions subi beaucoup de mal. Nous en avons subi beaucoup que nous ne soupçonnons pas assez.

Je mentionnais, tout à l'heure, les torrents de systèmes nouveaux qui nous inondent et nous noient. Je n'exagère point, Messieurs. Pour l'instant, omettant les erreurs d'ordre religieux qui sapent visière levée nos croyances les plus fondées, je veux indiquer, par exemple, en philosophie rationnelle, le matérialisme, le pragmatisme, le phénoménisme, qui composent un scepticisme saturé et capiteux; en pédagogie, le naturalisme; en mathématique et physique, le relativisme d'Einstein, les thèses évolutionnistes, les propriétés radiesthésiques; en biologie, l'évolutionisme fatal; en psychologie, le déterminisme; en chimie, les hypothèses électroniques; en économie sociale, les formes nouvelles du marxisme; en politique, les systèmes fascistes; en théorie de paix mondiale, les alliances des nations et les impérialismes truqués. Certes, tout cela n'est pas fausseté, mais l'alliage est si

chargé de minerai qu'on peut bien facilement s'y tromper.

Vous-mêmes, je le crains, vous en êtes troublés. Vous devez en être troublés. Le tourbillon des nouveautés scientifiques est si rapide et si mêlé, que si vous n'avez point saisi les principes formels et les raisons suffisantes de la foi et de la science chrétienne, je crains que, malgré vos attitudes ou votre silence, le scepticisme ne vous ronge sourdement l'esprit et ne mine votre vie morale; que de peur de tout trahir, vous n'osiez parler, ou que de peur de tout perdre, vous n'osiez penser. Voilà, pourtant, Messieurs, une attitude mentale dangereuse, lamentable, bien près de l'éroulement, comme une maison à la façade brillante peut-être, mais dont les pièces d'assises sont rongées par le temps. Il faut donc refaire par vous-mêmes, j'entends au moins par les nôtres à l'esprit vigoureux, de manière que l'évidence s'en diffuse dans notre atmosphère sociale pour la régénérer, l'examen des fondements de nos adhésions religieuses et rationnelles; il nous faut un esprit universitaire dans tous les domaines, il nous faut le haut savoir, j'entends plus que l'érudition, plus que la culture de mémoire et en largeur, plus que la faconde et le psittacisme; il nous faut, Messieurs, des constructions universitaires dont les sommets, appuyés sur des flancs de roc solide,—l'image m'est suggérée par la topographie des immeubles universitaires et de Québec et de Montréal,—dont les sommets soient aussi définitivement

inébranlables qu'encerclés de vastes horizons.

II

Directives sociales

L'Université est une école de pensée, ai-je voulu démontrer. L'Université est encore le cerveau d'une nation. Pour la deuxième fois, vous me permettrez de relire ce que j'ai déjà enseigné sur le sujet: (2) "L'Université est le cerveau d'une nation. J'ai osé l'appeler une cornue vivante dans laquelle s'élaborent les doctrines, les systèmes et les orientations d'un peuple. La physionomie morale d'un groupement, au milieu de l'humanité, et sa personnalité ethnique, ce qui constituera sa puissance précisément humaine, puissance toujours victorieuse et incorruptible, viendra de la qualité de son esprit, du caractère de sa culture spirituelle, partant de son haut enseignement. Telle est la norme.

"Depuis le treizième siècle, le siècle en Europe de la doctrine, comme l'avait été dans le monde ancien celui de Socrate et de ses disciples, les grandes universités d'outre-océan ont servi de baromètre à la civilisation. A l'avance on a pu y lire les pronostics sûrs des variations et des tempêtes sociales. Selon la pureté de leur pensée, elles ont été pour l'humanité des bouillons de culture de l'ordre politique ou de la révolution. Ceci a tenu, en définitive, à la philosophie qu'elles ont cultivée.

"Ajoutons que les sociétés mo-

dernes, malgré tant d'orages qui ont abattu les donjons et les dynasties, n'ont pu s'affranchir encore au total des institutions publiques et de la conception morale de la chrétienté, tant les universités d'antan, par la doctrine qu'elles ont dispensée, avaient marqué à leur empreinte la pensée commune et façonné inaltérablement les générations et les sociétés pétries de leur enseignement. Des passions mauvaises rendirent celles-ci insensées et cruelles, mais leur sens moral se maintint ou se réveilla à la vivacité des lumières du passé.

"Autre constatation. Les déviations de l'esprit européen ont trouvé dans les universités leur principe, je veux dire dans la philosophie de ces institutions, le jour où les docteurs rompirent avec les évidences qui en avaient inspiré la création. Et si la civilisation médiévale doit totalement s'affaïsser, comme il est à craindre, dans le bolchevisme et la révolution mondiale, c'est que les principes régulateurs de la raison humaine auront d'abord été submergés par l'envahissement du positivisme stérile et du scepticisme dissolvant de la pensée moderne."

Vous le voyez, Messieurs, il nous faut des Universités, non pour en faire des laboratoires de vaines spéculations, de riches musées où l'on puisse collectionner, en des rayons à étiquettes, des systèmes momifiés. Nos universités catholiques canadiennes-françaises doi-

2. Cf. *Revue Trimestrielle Universitaire*, déc. 1928; *Revue de l'Université d'Ottawa*, janv. 1931.

vent diriger notre pensée publique, sous peine d'être submergées. On attend d'elles des directives de vie, de vie personnelle pour ceux qui les fréquentent, de vie sociale pour l'ensemble de notre peuple. C'est de ces directives sociales que je veux maintenant m'occuper pour marquer les principaux domaines sur lesquels il y a lieu de les tracer, et quelles en seront les lignes majeures.

* * *

Directives du sens religieux

Il y aura, en premier lieu, Messieurs, les directives du sens religieux. Le sujet est à l'enquête, en divers milieux, de connaître l'état des idées ou préoccupations religieuses de nos professionnels. Il y aurait crise chez plusieurs, moins encore des mœurs que de la foi. J'en suis inquiet, Messieurs, beaucoup plus qu'étonné. Il n'en saurait être autrement, puisqu'en religion comme en tous les domaines, nous chargeons volontiers, comme on a dit, quelqu'un de penser pour tout le monde. Nous n'avons même pas le souci de l'écouter nous en parler. Puisque je suis en frais de constatations effarantes, chers Messieurs, ce n'est point d'ignorer une théologie élémentaire que je vous reproche, c'est d'ignorer le catéchisme, c'est de ne pouvoir au moins en traits rapides bâtir l'apologétique de votre foi, de n'avoir point jamais cherché ce que veut dire le mystère du Christ avec ses deux natures dans une personne unique, de ne pas soupçonner l'économie sociale de la Rédemption, d'avoir sur la grâce, les sacrements,

l'Eucharistie, des notions si verbales et si embrouillées que vous ne pourriez peut-être pas en parler deux instants à des étrangers à notre foi, et que, par suite, vous ayez peur qu'on n'aborde le sujet devant vous. Messieurs, voyez-vous l'attitude humiliée que cela donne à des croyants, et le péril que le respect humain finisse par tuer non seulement la pratique chrétienne, mais la foi elle-même. J'ai fait allusion à de l'ignorance en matière de dogme, il y en a non moins dans les questions de morale, de devoirs d'état, de morale professionnelle. Voilà pourquoi on fait le bien sans en être sûr, et cette incertitude incline à faire le mal par entraînement.

Messieurs, nos universités devront relever le niveau de leur enseignement religieux. Toutes les Facultés en devraient être imprégnées, au nom de l'honneur catholique, au nom d'une logique élémentaire. Avons-nous des universités catholiques pour que les étudiants en sortent juristes et physiciens, de la même sorte qu'il en sortirait d'ailleurs, oui ou non?

Voilà la première directive qui doit jaillir de notre enseignement universitaire, le sens intellectuel chrétien.

Le regretté cardinal Rouleau, mon éminentissime prédécesseur, a dessiné en une page que je me plais à rappeler de nouveau le tableau véritable d'une Université catholique, dans tout l'ensemble de ses organes divers; tous les mots en sont à scruter: "La gloire suprême d'une université catholique et son plus solide rempart contre toute aberration doctrinale, c'est d'ajouter au

faisceau des lumières naturelles la splendeur des rayons qui viennent d'En Haut; de poursuivre ses recherches à la clarté de ce double foyer et de pénétrer son enseignement des principes de la divine Révélation. Alors, la théologie sacrée, tant par la noblesse incomparable que par l'absolue certitude de son objet, domine toutes les connaissances. Elle associe l'homme dès ici-bas à la science éternelle de Dieu lui-même, dont elle est la radieuse participation. Elle dirige de haut toutes les sciences de la terre dans le champ particulier de leurs investigations et les fait bénéficier de sa suréminente splendeur. En retour des clartés qu'elle leur communique, elle reçoit les hommages que ces sciences humaines lui rendent, comme des servantes à leur reine. L'esprit ravi contemple la noble hiérarchie des connaissances humaines qui s'élève de degré en degré en se prêtant un mutuel appui. Sciences physiques et mathématiques, sciences métaphysiques, morales et théologiques, toutes montent dans un croissant resplendissement, des choses visibles au Dieu invisible, de l'être précaire des créatures à l'être éternellement subsistant du Créateur, de la faiblesse de l'être en puissance à la majesté de l'adorable et indivisible Trinité" (3).

(3) Discours au déjeuner universitaire, Québec, 8 déc. 1926.

Directives philosophiques

Une deuxième directive, Messieurs, qu'il incombe à nos Universités de faire rayonner dans notre société, c'est l'esprit philosophique, qui nous manque peut-être déplorablement. Ce n'est point, au reste, d'ailleurs que nous pourrions l'emprunter; nous le tiendrons de la tradition universitaire médiévale; c'est à prolonger jusqu'à leur terme les lignes normales de notre organisation d'enseignement secondaire. Celui-ci n'est pas sans lacunes, il est susceptible de redressements et de perfection, il est du moins établi sur de bonnes bases. Ayons le bon sens de ne point l'ébranler. Des aventures de cette sorte seraient trop funestes et coûteuses à notre race.

Mais il y a lieu d'en examiner les lézards et de rajeunir certains vétustes détails. La justice m'oblige à reconnaître qu'on y voit, et je le proclame hautement, n'étant pas de ceux qui distillent et savourent la critique amère. Pour ce qui concerne l'enseignement philosophique spécialement, il se prépare pour bientôt des renouvellements restaurateurs. Ce n'est pas en vain que depuis si longtemps, mais surtout en ces proches années, nos prêtres professeurs ont fréquenté par centaines les grands centres intellectuels du monde.

Voilà, pourtant, messieurs. On s'est appliqué peut-être trop exclusivement à ne cultiver la philosophie chrétienne qu'en fonction des services qu'elle peut rendre à la théologie, à ne l'enseigner profondément qu'aux ecclésiastiques.

Je ne veux pas revenir sur une thèse que j'ai livrée déjà à la presse, à savoir que et pourquoi par philosophie chrétienne j'entends avant tout, quoique sans exclusivisme irraisonné, le thomisme. Or, il faut comprendre que le thomisme ne se présente point, on l'a dit, comme une philosophie de séminaire, mais comme la philosophie naturelle de l'esprit humain. L'heure est venue pour cette doctrine d'Aristote et du Docteur Angélique de se répandre dans tous les ordres de la pensée et de l'activité rationnelle. Il y aurait incalculable profit, il y a nécessité de la faire imprégner les milieux laïques, de la diffuser au sein des Facultés que d'aucuns voudraient appeler profanes.

Voilà qui invite nos politiques et nos juristes, nos chimistes et nos écrivains, nos médecins et nos financiers, à être thomistes. Belle gageure. Pourquoi pas? Voilà qui invite, en tout cas, nos professeurs de théologie et de philosophie à ne pas être insoucieux des progrès de la science profane et des problèmes sociaux qui se posent en notre pays.

"L'on pourra discuter sur l'éty-mologie formelle ou l'origine historique du mot *université*. Il reste acquis que l'Université est de nos jours l'ensemble des chaires de haut enseignement, et l'Universitaire celui qui, au-dessus des données vulgaires et d'une culture moyenne dans les sciences et dans les arts, en possède les principes majeurs. C'est du moins dans ce sens que je veux l'entendre. Or c'est la philosophie qui relie les

diverses chaires sur un terrain commun et qui fournit à toute science sa racine et sa sève. En d'autres mots, c'est la philosophie qui donne au penseur de l'envergure et de la transcendance. C'est elle qui fait l'universaliste et le haut-penseur dans la manière de considérer tous les problèmes de la vérité. Elle crée l'esprit universitaire, qui permet de juger universellement de la vérité, qui forme le spécialiste fécond, qui subjugue enfin les élites et retient par elles les sociétés dans la captivité salutaire de la foi." (4)

* * *

Directives pour les sciences naturelles

Dans l'ordre des sciences naturelles, en particulier, la philosophie maintiendra au-dessus de tout le principe fondamental de la finalité, comme le lien formel de toute expérience et le fil conducteur de la pensée scientifique. Ainsi s'opposera-t-elle, dans nos Ecoles de sciences, au *scientisme*, oublieux des évidences supérieures, qu'il s'appelle matérialisme pur ou positivisme, évolutionisme aveugle, criticisme germanique, science à la Berthelot. Ni la griserie du rêve ni le plaisir morbide de la négation n'autorisent à proclamer l'inexistence des causes premières, dont l'esprit continue d'avoir faim et soif.

(4) *Le rôle de la Philosophie dans l'oeuvre des Universités catholiques.*

Directives dans l'organisation de tout notre enseignement

Il va de soi, nos Universités déteindront, par leurs directives, sur l'organisation de tout notre enseignement. Elles le maintiendront religieux et français, sans l'empêcher par là d'être ni canadien ni actuel, à la page, comme on dit. Ce qui précède le démontre assez. Cela revient à signifier qu'elles lui donneront une physionomie propre. N'y aurait-il pas à regretter que notre école primaire, par exemple, en manquât? Ne serait-ce point là déjà le principe de certaines teintes incolores dans nos diverses productions de l'esprit? de l'absence chez la plupart d'un tempérament vigoureux, capable de nous créer une vie sociale, une littérature, un art, une armature économique de quelque consistance? la cause que trop des nôtres, placés aux postes stratégiques, y soient des hommes-fantômes, sans caractère défini, sans épine dorsale et sans reins, bien incapables, en tout cas, de représenter devant leurs collègues d'origine ou de croyance étrangère le type d'humanité supérieure qu'on devrait attendre d'une éducation catholique et française, en possession des principes surnaturels de la vertu et de la noblesse des meilleures traditions ancestrales? N'y aurait-il pas péril pour l'avenir de notre catholicisme autant que pour notre identité raciale, à élever ainsi dans nos écoles un peuple sans ressorts, dont l'état d'âme est celui

du parent pauvre et du serviteur, incapable aussi bien de choisir, avec quelque discernement, parmi les apports de l'étranger, accueillant avec une funeste inconscience, modes, mœurs, théâtres, idées, tout ce qui passe à sa portée; en train de perdre chez lui la direction de sa propre vie sociale, par l'acceptation résignée ou délibérée de folies sportives, de fréquentations sociales, d'associations intellectuelles, où il lui plaît assez d'agréer le rôle de caudataire et de servile initiateur.

Vous entendez, messieurs, quelles directives le haut savoir de chez nous devrait projeter dans l'éducation populaire, à plus forte raison dans l'éducation moyenne.

* * *

Directives dans l'ordre économique-social

Je passe au domaine économique-social.

Ne faudrait-il pas que les théories catholiques et traditionnelles sur le mariage, la famille, l'enfant, le travail, la richesse, les classes sociales, l'autorité publique et le reste, fussent, dans notre enseignement universitaire, bien arrêtées et remises en saillie?

On trouverait là-dessus le manuel tout préparé, composé de la main la plus auguste, celle de nos Souverains Pontifes. Je vous lis les premières lignes de l'encyclique *Quadragesimo Anno*: "Quarante ans s'étant écoulés depuis la publication de la magistrale Encyclique de Léon XIII, *Rerum novarum*, l'uni-

vers catholique tout entier, dans un grand élan de reconnaissance, a entrepris de commémorer avec l'éclat qu'il mérite ce remarquable document.

"Il est vrai qu'à cet insigne témoignage de sa sollicitude pastorale, Notre Prédécesseur avait pour ainsi dire préparé les voies par d'autres lettres sur la famille et le vénérable sacrement de mariage, ces fondements de la société humaine, sur l'origine du pouvoir civil et l'ordre des relations qui l'unissent à l'Eglise, sur les principaux devoirs des citoyens chrétiens, contre les erreurs du socialisme et les fausses théories de la liberté humaine et d'autres encore où se révèle pleinement sa pensée. Mais ce qui distingue entre toutes l'Encyclique *Rerum novarum*, c'est qu'à une heure très opportune où s'en faisait sentir une particulière nécessité, elle a donné à l'humanité des directives très sûres pour résoudre les difficiles problèmes que pose la vie en société et dont l'ensemble constitue *la question sociale*."

Ai-je tort de penser que l'esprit de nos chefs intellectuels et sociaux aurait à se tourner vers telles directives, à s'en plus fidèlement inspirer, à les proclamer?

Sûrement, au moins, pour résoudre le problème de la crise économique présente, nous faut-il recourir à *Quadragesimo Anno*, que je résumais l'autre jour en ces lignes: "Le monde économique-social est gravement malade. Ni le socialisme niveleur, ni le capitalisme libertaire ne pourront autre chose que l'achever. C'est la doctrine du

capitalisme raisonnable et généreux, juste et charitable, qui seule peut remettre le monde sur son pivot. Ce capitalisme doit se souvenir des droits de toutes les classes de la société à une équitable répartition des richesses. L'Etat a pour mission de le lui imposer. Mais l'Etat restera impuissant et inefficace, à moins qu'il ne favorise la création des institutions sociales sur lesquelles il pourra ensuite s'appuyer comme un levier sur son point d'appui, pour lever les obstacles."

* * *

Directives politiques

Pour notre marche assurée et progressive dans le vaste domaine de la politique du Dominion, nos Universités devraient non moins dessiner des trajectoires et projeter des directives.

Avons-nous, à ce sujet, notre *pensée canadienne*? Notre choix est-il arrêté, et pour des raisons, entre l'impérialisme et le canadianisme? entre le protectionnisme commercial sans issue et une prudente liberté d'échanges avec l'étranger? entre l'industrialisme outrancier et une politique rurale aussi saine qu'impérieuse et urgente?

Messieurs, deux principes au moins doivent prévaloir, dans la politique fédérale d'abord, dans les provinces ensuite. Le caractère spiritualiste de la Confédération, le contrat bilatéral qu'elle a scellé entre les deux races mères du Dominion.

"C'est le christianisme qui a

fourni et fournit encore les normes de notre moralité (canadienne), a écrit l'un de vous (5). C'est son esprit et sa doctrine qui, dominant les vues étroites des partis et les querelles des individus, aident à corriger les événements, à diriger les faits humains, imposent certaines conceptions sociales, maintiennent au Canada un niveau de vie supérieure ou du moins suscitent un effort persévérant pour s'y élever. Nos données les plus claires, les plus certaines, les plus bienfaites au point de vue individuel et social furent empruntées au christianisme. C'est dans ce sens qu'il faut continuer d'orienter la pensée canadienne".

On l'admettra, l'effort est urgent. Car des éléments étrangers qu'on a laissés entrer dans la famille canadienne sans discrétion sont en train de saboter autant nos théories politiques que nos institutions constitutionnelles. Ce serait l'heure pour nos universités de dresser, en face de ces nouveaux venus, des Canadiens authentiques qui ne songent point à se le faire pardonner, et qui constituent une digue contre des idées et des systèmes politiques dont notre bonheur national peut encore se passer.

Et il y aurait, de même, à rappeler à ces gens qu'en 1867, nous y étions; que c'est d'une façon libre et honorable que nous avons accepté une constitution, laquelle nous avons encore le droit de faire respecter, sans être accusés d'exigence ni d'incivilité. Peut-être bien que c'est à nous-mêmes plutôt qu'il presse le plus de le rappeler.

Directives dans les relations internationales

Enfin, un dernier point. Maintenant que nous sommes devenus, comme on dit, une nation, le Canada prend place à l'aréopage international. Ses représentants y parlent, ils ont leur droit de suffrage. Des nôtres y sont allés. Il faut que des nôtres encore y retournent. Mais, messieurs, non point pour s'exprimer comme des juifs ou des mahométans, comme des incrédules ou des protestants. Je n'ai point de raisons de croire que, dans le passé, on en ait agi de la sorte. J'en ai de vouloir qu'à l'avenir notre voix se fasse de plus en plus ferme et déterminée. Le Canada est un pays peu peuplé. Cependant si l'on fait exception des éléments parasites auxquels je pensais tout à l'heure, notre Dominion jouit encore d'un privilège rare dans le monde entier. En principe, toute sa population est chrétienne. Il peut se présenter comme tel au tribunal des peuples. Voilà un privilège que les nôtres ne sauraient sans grave responsabilité omettre d'exercer.

A propos d'un problème entre tous, ils l'exerceront. C'est le problème de la paix. Messieurs, gloire aux armées des nations qui ont fait la guerre pour la sauvegarde du droit et le salut des peuples.

(5) M. Antonio Perrault, à la première séance de l'Académie canadienne de Saint-Thomas d'Aquin. *La participation des laïques à l'apostolat intellectuel de l'Église.*

Honneur aux nôtres qui, soulevés par ce sublime idéal, ont versé leur sang ou du moins exposé leur vie.

Il demeure que l'univers a besoin de paix, à tout prix. Il demeure que des théologiens et des sociologues des universités chrétiennes d'Europe estiment qu'il n'y a plus de proportion entre les dévastations causées par les guerres modernes et le peu de fruit qu'on en peut attendre; ils déclarent la guerre en fait immorale le plus ordinairement, et ils réclament qu'à ces moyens sanguinaires de régler la justice entre les peuples, on substitue des arbitrages et des recours juridiques. "Désormais, reconnaît le maréchal Pétain, le but de la guerre est devenu la destruction non d'une armée, mais d'une nation". (Disc. à l'Ac. fr., 22 janv. 1931.)

Aussi Benoît XV avait-il raison de le prescrire: "A la force matérielle des armes doit être substituée la force morale du droit".

Nous n'avons pas le droit d'ignorer ces jugements, et nos universités ont le devoir de saturer la pensée canadienne de ces directives pontificales et humanitaires.

Prenons garde de rester distraits et de réfléchir superficiellement, encore moins d'être cyniques et drôles, quand il s'agit ainsi de la vie et de la civilisation elle-même de l'humanité.

Je me glorifie d'appartenir à une nation qui se soucie de cultiver la paix universelle. Le geste de nos chefs politiques organisant à travers tout le pays une grande leçon de paix me réjouit profondément et me remplit d'une inaltérable espérance. Pendant,

Messieurs, que dans les assises internationales, les peuples, trop intéressés, ne savent parler de la paix que pour y mieux cacher leurs préparatifs de guerre, nous, au moins, obéissant aux désirs de l'Eglise autant qu'aux sentiments de nos hommes d'Etat, parlons de paix, croyons-y, prêchons-la.

Ne me dites point qu'il faut la guerre, que les ligues des nations ne sauraient la repousser. Il faudra la guerre si nous n'apprenons ni n'enseignons la paix. Les ligues des nations ne peuvent la repousser, parce que derrière elles les peuples ne se sont point suffisamment massés. Est-ce peu d'ailleurs qu'en notre temps, et malgré tant d'obstacles, il se soit ainsi constitué une chaire pour l'enseignement de la paix à tous les peuples? J'y vois pour mon compte une preuve qu'entre tant de ruines intellectuelles et sociales qui affligent notre temps, il y a encore de nobles sentiments dans l'âme des peuples, qu'ils n'ont pu se soustraire totalement, malgré leurs passions violentes, aux enseignements du Maître. *Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.*

* * *

Conclusion

L'université, école de pensée, c'est-à-dire de haut savoir. J'ai voulu vous montrer ce que cela me semble dire.

L'université, source de directives sociales. Pour nous, dans l'ordre religieux, philosophique, scientifique, éducatif, social, politique, international, j'en ai aussi cher-

ché la significative compréhension.

Me reprochera-t-on ma franchise? Il ne me semble pas, car je sens qu'elle vous a soulagé à vous-même la conscience, que vous éprouviez le besoin de voir les diverses illusions se dissiper, et nos apathies secouées.

En voudra-t-on à mon apparence de pessimisme? Je me défends de tout pessimisme. Non, j'ai voulu restituer l'idéal à sa juste hauteur, pour mieux stimuler les efforts.

Je sais bien, Messieurs, que nous sommes un petit peuple; que nous avons à peine quelques siècles et qu'ils se sont écoulés dans les combats et la misère; que nous avons peu de fortune et que nous sommes environnés des potentats de la finance; qu'on nous prête des capitaux étrangers, mais que si l'argent n'a pas d'odeur, il porte souvent des microbes. Mais je n'ignore point que depuis trois siècles une Providence admirable nous a sauvés tant et quantes fois nous avons été en péril. Que si l'or nous a fait défaut, le coeur

n'a jamais manqué. Que si les sciences humaines n'ont point chez nous assez brillé, nous avons joui des lumières de la foi. Que l'Eglise nous a donné par son clergé un dévouement social, un système d'éducation, des institutions fécondes, deux universités dans cette province, un corps professoral aussi désintéressé que progressif, qu'il vaut tout de même la peine de considérer sans mépris, et bien au contraire d'apprécier et de remercier.

Messieurs, nous avons le soleil du catholicisme à nous. Pouvons-nous le regarder en face sans en être séduits ni réchauffés, sans crier ensuite très haut à tous nos compatriotes et à nos voisins nord-américains d'accourir se placer sous ses rayons salubres et vivificateurs? Avons-nous le droit, Messieurs, de nous soustraire à cette influence civilisatrice, à notre mission doctrinale, à pareil apostolat de la race française en Amérique? Je ne le crois pas. Avec moi, vous êtes convaincus que non, mille fois non.

Texte de l'allocution de S. Ex. Mgr Gauthier

Vous penserez sans doute comme moi, Messieurs, que vous n'aviez pas à chercher bien loin quelqu'un qui pût remercier Son Eminence, notre distingué président qui a si bien réussi la présentation pouvant s'acquitter avec un égal bonheur de l'action de grâces. Les usages du Cercle veulent qu'un autre que notre président remercie

en votre nom; cette périlleuse fonction me revient, et si je regrette, comme je le dois, que vous n'ayez pas un meilleur interprète, j'ose dire que vous n'en sauriez trouver de plus heureux ni de plus honoré. C'est que je me sens à l'aise dans ce milieu que je connais bien, auquel me rattachent de vives sympathies et, je veux ajout-

ter, des préoccupations que j'ai faites miennes depuis longtemps. C'est aussi que j'éprouve une grande fierté à exprimer vos sentiments à celui qui nous fait ce soir l'honneur d'une visite et d'une causerie.

Et certes, Eminentissime Seigneur, en vous portant le merci de cet auditoire, je n'oublie pas de quel respect et de quelle réserve je dois l'envelopper. Ainsi le commande la haute dignité dont vous êtes si justement revêtu et qui fait l'honneur du Canada français. Mais je dois avouer qu'elle suffit à peine à brider mes sentiments, et je sens bien que si je n'écoutais que mon cœur je ferais sauter volontiers toutes les barrières! Que je vous dise au moins qu'il n'est pas pour les professionnels qui viennent de vous entendre de plaisir comparable à celui que vous leur avez donné. Il y a sans doute le sujet que vous avez traité auquel s'attache le plus vital intérêt, — et je regrette que la discrétion m'interdise d'y revenir: c'est une synthèse d'idées mères que nous aurions profit à méditer ensemble et tout haut. Il y a encore la satisfaction subtile que l'on goûte à découvrir derrière le conférencier l'homme d'études à la vaste culture qui passe avec une égale aisance du domaine de la philosophie ou des sciences sociales à celui des sports...; à retrouver jusque sous la pourpre le prêtre studieux qui s'est soumis avec amour pendant de longues années à ce que saint Thomas appelle au début de sa Somme l'"Ordo disci-

plinæ", — appliqué cette fois non plus seulement à la science théologique, mais à une vie humaine tout entière. Ah! Eminence, vous le démontrez avec éclat, l'on n'a rien trouvé de mieux que ces quelques disciplines pour extraire d'une intelligence tous les germes de richesses qu'elle renferme, pour en dégager l'or et l'ambre à la surface; ce qui veut dire si nous tenons à percer l'enveloppe de cette métaphore un peu poétique, que ces disciplines traditionnelles donnent à l'intelligence sa profondeur et son acuité; elles lui apprennent le respect de la logique; elles l'enrichissent d'une méthode qui l'empêche de se disperser et qui assure la continuité de son effort. Je sens bien, Eminence, que je ne rappelle pas ces vérités sans remuer des idées qui vous sont chères: il est si agréable qu'en les rappelant je touche à des ressorts profonds de votre propre vie.

Mais je mets à part, vous le savez bien, pour vous en remercier avec une émotion très vive, la parole de sympathie que vous avez adressée à l'Université. La visite de Son Eminence le cardinal-archevêque de Québec à ce Cercle où se réunissent nos universitaires et nos professionnels que notre Université a formés était déjà de nature à nous encourager: la parole que vous y avez ajoutée met le comble à notre bonheur. Et que nous ayons de ce côté une sensibilité particulière, personne n'en sera surpris qui connaît les dernières années que nous avons vécu

Nous sommes comme ceux qui ont beaucoup souffert: nous sommes au vif, tout prêts à nous froisser des incompréhensions ou de l'apathie des uns, des petites jalousies ou des inimitiés des autres, douloureusement surpris parfois qu'on puisse, sans prendre le soin de s'appuyer sur un document quelconque, nous décocher des traits qui nous atteignent jusque dans notre honneur. Tout cela c'est le passé, et il n'est ni chrétien ni moralement sain que nous insistions sur les angoisses qu'il nous a prodiguées. Nous prenons à la lettre le mot de saint Paul: *Ad ea quae sunt priora extendens meipsum*: "Je me porte de tout moi-même vers ce qui est devant moi". Une institution comme la nôtre se préoccupe surtout de l'avenir. Encore faut-il qu'elle puisse vivre et se développer. Elle est de nature si singulière; elle est si essentielle à notre vie intellectuelle et à notre survie nationale que nous devons tout mettre en oeuvre pour la sauver. Oh! sans doute, les moments de grande détresse marquent habituellement l'entrée en scène de la divine Providence, et nous comptons bien, dans une filiale confiance, que Dieu ne nous manquera pas. Et, d'autre part, si personne ici n'oublie, et si j'oublie moins que personne, ce que nous devons à l'honorable premier mi-

nistre de cette province, nous avons pensé tout de même qu'il est temps que nous y allions de notre effort. Un groupe de nos professeurs, en faisant la lumière sur nos besoins, nous a valu des sympathies précieuses. Des amis de l'extérieur, sous la présidence de l'éminent doyen de notre Faculté de médecine, M. le docteur de Lotbinière-Harwood, et entraînés par notre ami, M. Emile Grothé, ont créé un courant de bienveillance et d'intérêt que nous allons utiliser. Bref, nous avons décidé de concert d'organiser une souscription populaire, accompagnée d'un tirage. Ce que d'autres font depuis toujours; ce que font nos oeuvres paroissiales qui, sans cet appoint, ne pourraient pas survivre; ce que vient de faire l'oeuvre admirable et si méritante de l'hôpital Notre-Dame à qui j'ai été si heureux de souhaiter dès le début le plus grand succès; ce que font à travers tout ce pays des dizaines d'oeuvres que je pourrais nommer: eh bien, nous allons le tenter à notre tour au profit de notre Université.

Eminence, vous nous faites l'honneur de vous inscrire le premier sur la liste de nos bienfaiteurs: nous vous souhaitons de gagner le prix principal de notre tirage. Votre bonté l'aura bien mérité.

SI VOUS VOYAGEZ

Adressez-vous au

SERVICE DES VOYAGES du "DEVOIR"

Billets émis pour tous les pays au tarif des compagnies

**OCEANIQUES - CHEMINS DE FER
AUTOBUS - AVIONS**

Préparation d'itinéraires — Tous renseignements sans obligation

Aussi: HOTELS, ASSURANCES, CHEQUES DE
VOYAGES, PASSEPORTS

Attention particulière aux missionnaires, religieux
et religieuses, dames et jeunes gens
en groupe ou seuls.

LE DEVOIR - VOYAGES

Bureaux à NEW-YORK, PARIS, BUENOS-AYRES

Correspondants dans toutes les grandes villes

430, Notre-Dame Est — Tél. HA. 1241 — Montréal

LISEZ ET FAITES LIRE

LE "DEVOIR"

"Le journal des gens qui pensent"

MOINS DE PAPIER
MAIS PLUS D'IDÉES

Le DEVOIR est le donneur de mots
d'ordre, l'excitateur d'énergies.

Répandre le DEVOIR c'est aider au
développement de toutes nos ressources
nationales.

Lire le DEVOIR c'est apprendre à
être patriote, mais un patriote qui com-
prend le sens véritable du patriotisme
et qui pratique ce qu'il comprend.

ABONNEMENT :

Canada, 12 mois \$6.00 — 6 mois . . . \$3.00
Etats-Unis, 12 mois . . \$8.00 — 6 mois . . . \$4.00

Il est facile d'aider le DEVOIR en
favorisant ses différents services:

JOURNAL
IMPRIMERIE

LIBRAIRIE
VOYAGES

LE "DEVOIR"

430, rue Notre-Dame Est

—

Montréal

